

LE MARIAGE
DE VADÉ

—
VERSAILLES, — IMPRIMERIE CERF, RUE DU PLESSIS, 59.
—

30777

1

LE MARIAGE DE VADÉ

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

Précédée d'un Prologue

PAR

MM. AMÉDÉE ROLLAND ET JEAN DU BOÏS

Représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon,
le 8 octobre 1862



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 13-17, galerie d'Orléans,

ET A LA LIBRAIRIE CENTRALE, 24, BOULEVARD DES ITALIENS.

1862

Tous droits réservés.



PRÉFACE

L'anecdote qui fait le sujet de cette comédie peu compliquée, est entièrement historique. Sans doute, il eût été aisé de dramatiser cette aventure et de toucher la passion à l'aide de ressorts plus savants. Les auteurs de cette bluette n'ont pas cru devoir le faire. La comédie anecdotique est évidemment d'ordre inférieur; son but n'est ni d'instruire ni de moraliser, elle ne doit tendre qu'à distraire l'esprit. Ce but a-t-il été atteint? Il ne nous appartient pas de l'affirmer. Ce que nous avons tenté, c'est d'esquisser un coin de ce tableau multiple, aux couleurs tranchées, qui pourrait devenir

le sujet d'une grande comédie historique intitulée : *La Queue de la Régence*.

Guillaume Vadé, au milieu de la pléiade d'écrivains, de philosophes, de comédiennes et de beaux esprits qui remplissent le dix-huitième siècle, présente une physionomie d'une incontestable originalité. Relisez ses œuvres pourtant, vous n'y trouverez rien de primordial ; il ne possède pas cette magnifique bonne humeur pleine de science et de hautes visées qui fait de Rabelais le prototype d'un siècle. La poésie pittoresque et émue de François Villon lui fait défaut. Malgré une verve qu'on ne peut pas nier, quelques traits d'esprit, malheureusement clair semés dans les quatre volumes qui composent ses œuvres ; au premier abord, on a peine à s'expliquer le souci que la renommée a paru prendre de sa gloire. Que d'écrivains plus habiles, plus artistes, plus récents, sont tombés dans l'oubli ! Vadé, et c'est là ce qui l'a sauvé, n'a d'autre valeur que la valeur du contraste. A côté des *Bouquets à Chloris*, des églogues et des idylles au benjoin, des affadissants poèmes érotiques qui pullulaient à son époque, le poème de la *Pipe cassée*, qui procède par des défauts opposés,

acquiert un prix qu'il ne mérite pas par lui-même. Il est à la fois antithèse et protestation. L'esprit français, gaulois, si l'on veut, écœuré par les madrigaux, se retrempe à des sources qui n'ont pas, il est vrai, la limpidité du cristal, mais qui sont du moins naturelles. Ainsi peut s'expliquer la gloire persistante du poète des Halles.

Quoique nous ayons dit plus haut que le fond de cette comédie soit historique, nous avouerons franchement avoir prêté au personnage de Vanloo une allure qui ne fut pas tout à fait sienne. Si Vanloo ne fut pas un puritain, dans une société où le puritanisme ne se retrouve que dans les in-folios des philosophes, il ne fut pas non plus un ivrogne. Dans cette comédie, c'est le voisinage de Vadé qui lui a fait tort. Cette justice rendue, nous croyons que c'est là une question de mince importance. Que le grand peintre ait plus ou moins *humé le piot*, la *purée septembrale*; qu'importe, après tout ! L'austère Boileau se grisait parfois en compagnie du bachique Chapelle et de l'élégant Racine, pourquoi ne pas supposer Vanloo *buvant chopine* avec

Vadé, dans un temps où il était de bonne compagnie d'aller faire une débauche *au cabaret*?

Nous n'avons que des remerciements et des éloges à adresser à nos interprètes qui, par leur zèle et leur talent, ont élevé cette saynette sans prétention à la hauteur d'une comédie.

Thiron n'a jamais eu plus de verve, plus d'autorité, plus d'ampleur que dans ce rôle. Il est magnifique en marquis au troisième acte. C'est un artiste consciencieux et prime sautier tout à la fois, un des rares qui conservent encore cette science du bien dire, qui va se perdant de jour en jour.

Mademoiselle Delahaye, dont le public aime la jeunesse et l'entrain, a détaillé avec un grand art les côtés différents que contenait le rôle de Nicolle. Touchante et gaie, spirituelle et émue, sachant pleurer et sachant rire, elle a prouvé une fois de plus qu'elle était une des plus légitimes espérances de la comédie moderne.

Mademoiselle Debay a prêté sa distinction native, son sourire et sa grâce parfaite à madame de Beaupré. Disant net et juste, elle a montré la souplesse d'un ta-

lent qui jusqu'ici s'était surtout développé dans le drame.

M. Rey, chargé du personnage de Vanloo, a su éviter les côtés que ce rôle pouvait avoir de dangereux : ivre, il reste artiste; Arlequin, il n'est pas saltimbanque, il est toujours franc et de bonne humeur.

Le rôle du marquis bafoué présentait des difficultés sérieuses qu'un débutant, M. Ludovic, a su esquiver. Madame Lemaire a fait valoir avec conscience un rôle tout à fait accidentel.

A. R. — J. du B.

PERSONNAGES

LA MUSE.....	M ^{lle} DELAHAYE.
VADÉ.....	MM. THIRON.
VANLOO.....	REY.
DE MONTAGNAC.....	LUDOVIC.
NICOLLE.....	M ^{lles} DELAHAYE.
M ^{me} DE BEAUPRÉ.....	V. DEBAY.
M ^{me} RABAVIN.....	LEMAIRE.

Forts de la Halle, Poissardes, Gentilshommes.

La scène se passe à Paris en 17...

La mise en scène est de M. Eugène Pierron, régisseur général du théâtre impérial de l'Odéon. S'adresser au théâtre.

Les indications sont prises de la droite des spectateurs.

LE MARIAGE
DE VADÉ

PROLOGUE

LA MUSE

Je suis la comédie ancienne,
• La comédie aux gais propos,
Gauloise plus qu'Athénienne,
Cherchant le rire au fond des pots.

Fille de Rabelais, l'Homère de la joie,
Molière et Beaumarchais tour à tour m'ont prêté
Le bon sens qui flagelle et l'esprit qui flamboie,
Et tous les trois leur large et sublime gaité.

Contre le sort quand il s'insurge,
Atteint du mal *faulte d'argent*,
Je philosophe avec Panurge
En trinquant avec frère Jean.

Quand Tartuffe endoctrine Orgon, je suis la seule
Dont le rire proteste et qu'on l'appelle ou non
Une fille suivante un peu trop forte en gueule,
Malgré ses mots trop crus, la suivante a raison.

Or, aujourd'hui je vous amène
Deux écervelés dont le but
Est de boire à la coupe pleine
Où les maîtres de l'art ont bu.

Ces deux écervelés n'ont pas l'orgueil immense
De vous peindre un grand siècle avec ses grands portraits;
Du carnaval joyeux, qui ferme la Régence,
Ils n'ont voulu tracer qu'une esquisse en deux traits.

Sachez donc, crainte de surprise,
Que vous verrez le bras païen
De la fantasque Cydalise
S'appuyer au bras d'un vaurien.

Sortant de l'œil-de bœuf, au cabaret qui braille
Les marquis bons enfants vont se griser un peu.
La Halle en belle humeur se moque de Versaille,
Morguenne, le Poissard, insulte Palsembleu !

Car c'est l'époque folle et belle
Des quatrains et des grands travaux,
Des petits soupers où l'on mêle
Aristophane et Marivaux.

C'est le temps des penseurs et des femmes légères ;
Diderot et Moncrif soupent chez l'Opéra,
Boucher, dans ses trumeaux, fait danser les bergères
Tandis qu'au cabaret dessine Lantara.

Pourtant si notre muse est lèste
Et quelquefois jette au plafond
Son bonnet, toujours elle reste
Honnête fille dans le fond.

— Mesdames et Messieurs, pardonnez notre audace ;
Avenir et présent, vous forces, vous beautés,
Femmes en fleurs, cerveaux en pleine sève, grâce
Pour les imitateurs, au nom des imités.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Un cabaret, portes latérales, au fond ; à droite, vitrage laissant voir le carreau des Halles. Un comptoir, au fond à gauche ; à droite, escalier tournant ; sous l'escalier l'entrée d'une cave ; à droite, au premier plan, tables et bancs.

SCÈNE PREMIÈRE

VANLOO, MADAME DE BEAUPRÉ.

VANLOO, assis à droite.

Goûterez-vous, Marquise, un doigt de ce Sauterne ?

MADAME DE BEAUPRÉ.

Grand merci.

VANLOO.

Savez-vous que c'est une caverne
Ici? Le cabaret nommé le *Pot d'étain*
N'est pas des mieux choisis.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Bah!

VANLOO.

Je tiens pour certain
Qu'on se repent souvent des pommes que l'on mange.
Eve l'a su trop tard. — Mais quel caprice étrange
Vous amène en ce bouge assez mal fréquenté?

MADAME DE BEAUPRÉ.

Je suis femme, Vanloo, — la curiosité,
L'attrait indéfini de la chose nouvelle,
Un je ne sais pas quoi que j'ai dans la cervelle.

VANLOO.

On vous insultera !...

MADAME DE BEAUPRÉ.

Justement... j'en rirai!

VANLOO.

On vous... engueulera, — c'est le mot consacré.

MADAME DE BEAUPRÉ, vivement.

Bien vrai!

VANLOO.

N'en doutez pas, la canaille a le verbe
Très-haut et mal sonnante...

MADAME DE BEAUPRÉ l'interrompant.

Savez-vous le proverbe

De : Tout nouveau tout beau ? — Le proverbe a raison,
On aime rarement les fruits de la saison.
— Ah ! le fruit défendu ! — Qui donc n'a pas en rêve
Un tant soit peu croqué la pomme verte d'Eve ?

VANLOO.

Et quand elle eut croqué la pomme — Eve a laissé
Tomber quelques pépins. — Les pépins ont poussé.
Ils ont poussé si bien, qu'à l'époque où nous sommes
La forêt de pommiers ombrage tous les hommes ;
Et les femmes y vont, sans l'aide du serpent,
Cueillir à chaque branche une pomme qui pend.
Eh bien, mangez-en donc, ô belles pécheresses !
Mordez à pleines dents. grisettes et duchesses !...

MADAME DE BEAUPRÉ, souriant et ver-ant à boire à Vanloo.
Elles n'ont pas besoin de la permission.

VANLOO continuant après avoir bu

Et si le siècle après meurt d'indigestion,
Tant pis ! — Vivons d'abord. — Sommes-nous pour la queue
De la régence ! — allons — je sentais d'une lieue
Le pédant, moi, Vanloo ! le viveur effréné.
C'est plaisir de marquise, et plaisir raffiné,
De venir disputer le poisson aux enchères,
Et de s'encanailler avec les harengères !
Le benjoin, fi ! l'horreur ! le parfum du poisson
Vous chatouille les nerfs de bien autre façon ;
La fange du ruisseau flatte mieux la narine.
Mais le ruisseau, parfois, éclabousse l'hermine.

MADAME DE BEAUPRÉ, riant.

L'hermine va changer de robe et de chapeau.

VANLOO.

Mais l'honneur ?

MADAME DE BEAUPRÉ.

Oh ! l'honneur enjambe le ruisseau !
 Vous avez, ce matin, l'apostrophe brutale.
 Je ne vous savais pas si fort sur la morale,
 Mon cher Vanloo.

VANLOO.

Pardon, mais c'est à l'amitié
 Qu'il faut s'en prendre, au moins pour la grande moitié.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Vous êtes bien heureux que je sois aussi bonne !
 (Elle lui donne sa main à baiser).

Voyons, là, franchement, fais-je tort à personne ?
 Répondez. — Je suis veuve et riche, donc je peux
 Sortir quand il me plaît, pour aller où je veux.
 — Et puis l'on voit ici les gens du meilleur monde :
 Vanloo, — dont on connaît la sagesse profonde, —
 Caylus... Rameau. . Moncrif...

VANLOO, vivement.

Dans ces lieux mal famés
 Que nous nous égarions, nous tous, cœurs affamés,
 Esprits chercheurs, cerveaux trop larges, — folles têtes, —
 Philosophes, sculpteurs, musiciens, poètes,
 Nous y venons chacun chercher l'oubli. — Gallet
 Y dort près de Collé qui ronfle sur Lancret.
 Que de Caylus y soupe, et que Moncrif s'y grise.
 Parbleu ! c'est naturel ! — La débauche est de mise ;
 Nous allons tous les soirs traîner dans vos salons
 Nos culottes jonquille et nos rouges talons ;
 Mais vous ne voyez pas au cœur la plaie ouverte.
 — Ici, — nous oublions la souffrance soufferte. —
 Nous avons de l'esprit, nous vous semblons joyeux ?
 Quand on a de l'esprit, c'est que le cœur est vieux !

Nous nous rajeunissons en buvant cette sève,
 Madame : c'est l'espoir et l'oubli, c'est le rêve,
 C'est presque l'idéal, et souvent, grâce au vin,
 Ce n'est pas quarante ans qu'on a, c'est deux fois vingt,
 Car chacun, venu morne et triste, dans l'ivresse
 Reprend le rire honnête et franc de la jeunesse.
 Puis c'est de mode ! Il faut hurler avec les loups.
 Au temps de carnaval, les sages seuls sont fous.
 Mais que vous, vous la grâce, et vous la poésie,
 Y veniez effeuiller votre aristocratie.
 Voilà qui me surprend d'une étrange façon,
 Et si j'ai tort, — ce n'est que d'avoir trop raison.

MADAME DE BEAUPRÉ.

C'est un tort qu'en effet rarement on pardonne.
 Vous vouliez mon secret. — Eh bien, je vous le donne.
 — A l'hôtel de Caylus, cette nuit, c'était bal,
 On y dansait beaucoup ; on y riait pas mal,
 Lorsque, bonnet au vent, allure cavalière,
 Apparut tout à coup une grande écaillère
 En costume, les poings sur les hanches, avec,
 Comme elle le disait, un tas de mots au bec,
 Si burlesquement gais dans leur franche satire,
 Que chacun se tenait les côtes de fou rire.
 Buffon, le philosophe, en froissa son jabot,
 Et l'auteur des *Incas* trouva cela très-beau.
 Eh bien ! — cette écaillère aux lignes un peu mâles,
 C'était...

VANLOO.

C'était ?...

MADAME DE BEAUPRÉ.

Vadé !

VANLOO.

Le Corneille des halles !

Qui fit presque monter à la hauteur de l'art
Les tropes un peu gras du langage poissard.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Toute la nuit, il fut d'une gaité fantasque,
— Quoique d'un goût douteux. — Ce fut une bourrasque
De mots crus, mais charmants, vifs et remplis parfois,
Sinon de sel attique, au moins de sel gaulois.
Bref, il fut le héros de la fête, et chacune
Le recherchait. — Moi j'eus cette bonne fortune
Qu'il vint pour m'inviter à la danse. En dansant
Il lui vint un projet que je trouvai plaisant.
Vadé me proposa d'aller, d'après nature,
Voir les originaux dont il fit la peinture.
Si bizarre que fut la proposition,
J'acceptai de grand cœur cette distraction.
Nous avons rendez-vous ici, dans cette salle.
Il me fallait un bras ami. — Pour la morale.
J'ai choisi votre bras, cher grand peintre, — et merci
Pour votre complaisance, — et vos sermons aussi.

VANLOO.

C'est un heureux coquin !

MADAME DE BEAUPRÉ, minaudant.

Oh ! Vanloo !

VANLOO.

Mais qu'en pense

Monsieur de Montagnac ? Ce rendez-vous l'offense,
Et ce brave marquis est un homme charmant
Qui vous aime.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Et m'ennuie abominablement.

L'amour me parait être un oiseau de passage
Qu'on n'apprivoise pas ; il veut le mettre en cage,
Or, dans le mariage emprisonner l'amour,
C'est en faire un vulgaire oiseau de basse-cour.
Ma liberté me plaît.

VANLOO.

Ne craignez rien, marquise,
Vadé n'a jamais su ce que c'est que l'église.
Il boit, il rit, il chante, et ne fait que songer.
Quand vient le jour du diable, — à l'heure du berger !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Il y songe très-peu. — Nous l'attendons encore.

SCÈNE II

LES MÊMES, VADÉ.

VADÉ.

Ah ! vous avez, marquise, une fraîcheur d'aurore
Qui vous sied à ravir ; et si j'étais Vanloo,
Vous seriez la Vénus de mon prochain tableau ;
Mais il faudrait vous voir autrement qu'en peinture.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Il faut tout lui passer.

VADÉ.

Nous tentons l'aventure ?

MADAME DE BEAUPRÉ.

Sans doute.

VADÉ.

Vous n'aurez aucun regret demain.

VANLOO.

Les femmes ont autour du cœur le triple airain
Dont parle Horace; en vain je la prêche, madame
Est véritablement, la femme la plus femme
Des femmes que jamais au monde on puisse voir,
Mais ce que femme veut, il faut bien le vouloir.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Oh ! je suis brave.

VADÉ.

Ulysse, aux ruses sans pareilles,
Était brave, et pourtant se boucha les oreilles
En entendant de loin les syrènes chanter.

MADAME DE BEAUPRÉ, souriant.

Rameau se serait fait un devoir d'écouter.

VADÉ.

Mais j'eusse mieux compris ces peurs originales,
S'il avait entendu les syrènes des halles.

MADAME DE BEAUPRÉ, vivement.

Bah ! le vin est tiré.

VANLOO.

Sans être grand devin,
J'ai bien peur qu'il ne tourne au vinaigre, le vin !
(Madame de Beaupré prend le bras de Vadé, Vanloo les
suit en grommelant les derniers vers).

SCÈNE III

LES MÊMES, NICOLLE, descendant l'escalier un éventaire
au bras.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Oh ! voyez cette blonde aux grands yeux espiègles,
Fraîche comme un bleuet dans l'épaisseur des seigles.
Parle-t-elle poissard ?

VADÉ.

Tiens, Nicolle !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Vraiment !

Vous la connaissez ?

VADÉ, embarrassé.

Moi ! non ! si ! légèrement.

(A part.) Diable ! comment sortir de là ? si je l'évite,
Madame de Beaupré s'en apercevra vite.
Peste de la Nicolle !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Eh bien ! monsieur Vadé,
Lui parlez-vous... poissard ?

VADÉ, à part.

Bah ! j'y suis décidé ;
Du courage (haut). Morgué, t'es donc millionnaire ?
Quel joli casaquin ! ça sent son mousquetaire
D'une lieue. — Hein ? pas vrai ?

NICOLLE.

S'il n'est pas de velours,
Il vaut bien les chiffons de ta dame, toujours !
C'est avec mes gros sous que j'en ai fait l'emplette :
Je n'ai pas de messieurs pour payer ma toilette.
— Mais, qu'est-ce qu'elle a donc sous le nez, de si laid ?
Un mouche, qu'on dit ! — la mouche dans du lait,
Cela va bien avec son visage à la crème !

MADAME DE BEAUPRÉ, bas à Vanloo.

Un peu moins, elle aurait de l'esprit.

VADÉ.

Tout de même,
Tu fais bien les honneurs de ton logis.

NICOLLE.

Qui, moi ?

Je riposte toujours, quand ce serait au roi,
Voilà ! je ne sais pas lire dans le grimoire,
Et la-dessus, bonjour, je t'attends à la foire
Saint-Laurent, tu viendras, n'est-ce pas vrai, vauprien ?

MADAME DE BEAUPRÉ.

Est-ce que vous irez ?

VADÉ.

Certes !... peut-être bien.

NICOLLE, sortant en chantant.

Qué qui veut savoir l'histoire
De Manon Giroux..

(Elle disparaît).

(Madame de Beaupré, Vadé et Vanloo se dirigent de nouveau vers la porte ; au moment où ils vont sortir, Vanloo se jette brusquement en arrière).

VANLOO.

Cachez-vous, cachez-vous!

MADAME DE BEAUPRÉ.

Pourquoi donc?

VANLOO, désignant la porte à droite.

Cette porte!...

MADAME DE BEAUPRÉ.

Mais encor ?...

VANLOO.

Montagnac!

VADÉ.

Que le diable l'emporte!

MADAME DE BEAUPRÉ.

Que faire?

VADÉ.

Je m'en charge, et vous en entendrez
Du langage poissard autant que vous voudrez.

MADAME DE BEAUPRÉ à Vadé.

Dites-moi !...

VANLOO.

Le voici !

VADÉ, précipitamment.

Je feins une dispute.

Et le fais déguerpir en moins d'une minute.

(Vanloo et Mme de Beaupré sortent à droite, Vadé à gauche.)

Montagnac paraît sur le seuil de la porte.)

SCÈNE IV

DE MONTAGNAC, seul.

DE MONTAGNAC.

Ce Vanloo m'a parlé de certain petit vin

Qu'on trouve par ici... — Madame Rabavin,

Le *Pot-d'Etain*... — C'est bien ici ; par ma foi, j'entre !

Quand le cœur est malade on en revient au ventre.

Cela guérit ceci !...

(Tirant sa montre.)

Deux heures !... — C'est égal...

La marquise sortie un lendemain de bal...

C'est étrange ! — Ah ! tant pis, buvons ; c'est un vrai bouge

Que le *Pot-d'Etain*. — Bast ! — Holà ! hé ! Nul ne bouge.

(Entre madame Rabavin.)

Du vin.

(S'asseyant.)

Que peut avoir madame de Beaupré.
 Qui me trouvait, jadis, un époux à son gré ?
 Me tient-elle rigueur de quelques peccadilles ?
 Entre gens comme il faut, ce sont là des vétilles !
 Que les gens du commun, les marchands, les bourgeois
 Ceux qui ne sont pas nés, aiment comme autrefois
 On aimait, dans le temps des Amadis des Gaules,
 De pareilles candeurs sont bonnes pour ces drôles ;
 Mais on me montrerait au doigt de tous côtés
 Si j'osais afficher de telles puretés !
 Ce serait monstrueux ; la marquise elle-même
 En aurait presque honte, et pourtant elle m'aime,
 Du moins, je le suppose — et moi, de mon côté,
 J'ai pour elle un amour plein de sincérité !
 Elle est belle ; je suis, je pense, tolérable ;
 Nous ne pouvons que faire un ménage admirable.
 Elle pensait encore ainsi l'autre matin.
 Elle n'est pas sortie aujourd'hui, c'est certain,
 C'était une consigne.

SCÈNE V

DE MONTAGNAC, VADÉ.

VADÉ, déguisé en fort de la halle.

Un marquis ! malepeste !
 Au moins tu n'es pas fier, toi ! — très-gentil, du reste ! —

Morgué! c'est bien ! Vois-tu, les hommes sont égaux.
Et si j'étais marquis... Tu sais que je te vaux !
J'aimerais, sans poser mon chapeau sur l'oreille,
Avec le pauvre peuple, aller boire bouteille.

(Il va prendre un verre et se verse du vin.)

Ainsi buvons ensemble un verre d'Argenteuil.
C'est doux comme un velours, mais ça tape dans l'œil.

DE MONTAGNAC, se levant.

Ah ! fi donc !

VADÉ, se levant aussi.

Que dit-il?... Monsieur me chante pouille !
Peut-être qu'il ne boit que du vin de grenouille !
C'est trop fade ! C'est bon pour les canards ! — Enfin,
Tous les honnêtes gens pratiquent le bon vin.
Or, l'Argenteuil est bon. — Il vous fait des misères,
C'est vrai ; mais il est bon. — T'as de belles manières,
Mais t'as pas mon œil vif, ni mon nez truculent,
Ils flambent tous les deux. — Ce vin est excellent !
Buvons donc !

(Il retourne à la table.)

DE MONTAGNAC.

Grand merci, je n'ai pas soif.

VADÉ.

T'es blême

Ça ragaillardirait ta face de carême.

DE MONTAGNAC.

Je n'aime pas ce vin !

VADÉ, revenant à Montagnac.

Fais donc pas le cafard ;
Mais l'Argenteuil, c'est pas du vin, c'est du nectar !

DE MONTAGNAC.

Eh ! laissez-moi, morbleu !

VADÉ.

C'est bien invraisemblable
Qu'un homme n'aime pas le vin. — Tiens, sois bon diable,
Marquis, — ta main !

DE MONTAGNAC.

Du coup, c'est trop fort.

VADÉ.

Eh bien ! quoi ?
C'est que t'étais trop fier pour trinquer avec moi.

(Mouvement de Montagnac.)

Des embarras ! T'es pas déjà si beau, notre homme,
Et ne sois pas méchant, tu sais, ou je t'assomme !
Tu n'es pas un Hèreule, et regarde mon poing :
Allons, tends ta menotte et ne barguigne point.

(Il lui tend sa main.)

C'est dit ?

DE MONTAGNAC.

Que voulez-vous, enfin, monsieur des halles :

.(Mouvement de Vadé.)

Eloignez vous de moi, vous avez les mains sales !

VADÉ retournant ses manches et poursuivant le marquis.

Les mains sales ; — attends, — tu n'es pas le premier
Qu'a passé par mes mains sales, — ni le dernier.
Plus d'un à la Courtille a reçu mon paraphe,
Avec l'ongle imprimé pour servir d'épigraphe.

C'est ma façon d'écrire un billet doux. — Ainsi,
 Approche un peu, je vais t'en écrire un. — Voici !

(Il met un poing sur sa hanche et l'autre sous le nez de Montagnac.)

DE MONTAGNAC, mettant la main à son épée.

C'est trop de patience !

VADÉ, riant.

Ah ! ah ! cœur de citrouille !

Dans son petit étui ton aiguille se rouille.

Rengaine ! nous serions grondés très-sûrement
 Si nous perdions l'aiguille à notre grand'maman.

(Montagnac lève l'épée, Vadé se campe.)

Frappe-moi donc ? Je vais te rosser d'importance,
 Marquis de quinze sous !

MONTAGNAC, haussant les épaules.

L'ivrogne !

VADÉ.

Oh ! quelle danse !

(Il court à la porte du fond et crie au dehors :)

Ohé ! tous les amis, les commères, allons,
 Venez voir un marquis danser sans violons !...

VOIX qui se rapprochent.

Voilà ! voilà !

MONTAGNAC.

Du diable ! ils sont nombreux

VADÉ, revenant.

Bataille !

MONTAGNAC.

Irai-je me commettre avec cette canaille !

(Il sort par la porte de gauche. Vadé le poursuit, suivi de forts et de harengères. On les voit courir à travers le vitrage du fond. En ce moment, madame de Beaupré et Vanloo reparaissent et se précipitent à la fenêtre pour voir ce qui va se passer dehors.)

VADÉ, se retournant vers madame de Beaupré.

Victoire !

SCÈNE VI

VANLOO, MADAME DE BEAUPRÉ.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Jusques là, bon ! mais le dénouement ?

VANLOO.

Parbleu !... Vous désiriez voir un engueulement !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Mais ils vont le frapper... et le blesser peut-être !
A lui tout seul, Vadé n'en deviendrait pas maître.
De grâce, mon ami, courez à son secours.

VANLOO.

Tout ira pour le mieux. Ne craignez rien, j'y cours !

SCÈNE VII

MADAME DE BEAUPRÉ, seule à la fenêtre.

Vanloo les a rejoints. — Ah! je suis plus tranquille.
Certes, l'histoire est bonne et joyeuse entre mille.
Monsieur Vadé m'aurait fait rire de grand cœur,
Si ce pauvre marquis ne m'avait tant fait peur.
— Je suis la cause, au fond, de sa déconfiture...
Et si jamais, plus tard, il savait l'aventure?...

(Silence.)

Eh bien, quoi ! — S'il apprend un jour la vérité,
Je lui pardonnerai ma faute, — avec bonté.

(Allant vers la porte de gauche, à la cantonnade.)

Mon carrosse est-il là ? Dites qu'on y regarde.

(Entre Nicolle.)

Tiens ! Javotte !... Margot !... la petite poissarde !
Nicolle !...

SCÈNE VIII

MADAME DE BEAUPRÉ, NICOLLE.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Approchez donc. — Mon Dieu ! ne craignez rien.
Je voudrais vous parler, car je vous veux du bien,
Petite. — Savez-vous que vous êtes jolie ?

NICOLLE, avec embarras.

Oh ! madame est trop bonne. — Et vrai, je la supplie
D'oublier...

MADAME DE BEAUPRÉ, jouant l'étonnement.

Quoi donc ? — Ah ! — Ce n'est rien, mon enfant.
Vous aimez ce Vadé ? — Ne rougissez pas tant. —
Cela n'est pas un mal, et l'on peut à votre âge
Filer un brin d'amour sans cesser d'être sage. —
Vous l'aimez ?

NICOLLE.

Mais... un peu.

MADAME DE BEAUPRÉ.

C'est un charmant garçon.

NICOLLE.

Hélas ! je le sais bien... et d'autres !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Un soupçon !...

— C'est qu'elle est très-gentille avec sa jalousie !
Eh bien ! vous avez tort. — C'est une fantaisie
Qui m'a fait venir là... presque sans le savoir.
Allons ! — Monsieur Vadé vous reviendra ce soir.

NICOLLE.

Dam ! s'il reste avec vous, ça ne m'étonne guère.
Vous êtes belle, vous ! riche ! — Une harengère,
Cela n'est pas musqué. — Ça n'a pas de bijoux,
Ça porte sur sa tête un bonnet de dix sous
Et je comprends trop bien que l'ingrat m'abandonne.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Vous supposez à tort !...

NICOLLE.

C'est juste, — une personne,
Ayant de beaux habits de soie et de velours,
Avec de la dentelle, à mettre tous les jours.
Je ne sais pas... Qui sait?... Je l'aimerais peut-être.

MADAME DE BEAUPRÉ, à part.

Oh ! la petite masque !

NICOLLE.

Au fond, est-il le maître

D'aimer la pauvre fille ou la damè de cour ?
— Car moi, — je ne sais pas comme on parle d'amour.
Je ne sais que chanter ses chansons, — et puis rire.
Seulement quelquefois je me hasarde à dire
A mon Vadé : — pourquoi, puisque t'as de l'esprit,
Parles-tu comme nous ? Alors mon Vadé rit.
Je ris aussi — Vadé, m'aimes-tu ? — Moi, j'adore
Primo, le vin, Nicolle après. — Je ris encore.
— Vadé, tu n'es qu'un gueux, un ivrogne, un vaurien,
Tout ce qu'on voit de pis, mais vrai je t'aime bien !

MADAME DE BEAUPRÉ, à part.

Aimé de l'écaillère, aimé de la marquise,
Quel Lauzun !

NICOLLE.

C'est pourquoi je ne suis pas surprise
Qu'il vous trouve cent fois plus gentille que moi,
Vous, qui montez peut-être aux carrosses du roi.

MADAME DE BEAUPRÉ, souriant.

Vous voulez un Vadé, — moins peuple, — ayant l'usage
Des salons ; — un Vadé plus talon rouge, — et sage...
S'il avait des bijoux, et s'il était poli...

NICOLLE, vivement.

Ah ! Madame ! Vraiment, il serait trop joli !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Des grands airs — des chiffons ! — c'est peu de chose en somme.

NICOLLE.

C'est si gentil de beaux habits sur un bel homme !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Tous ces colifichets éblouissent les yeux...
Mais le cœur !

NICOLLE, *vivement*.

En marquis je l'aimerais bien mieux.

MADAME DE BEAUPRÉ, *à part*.

Le charmant quiproquo ! Cette petite fille
Rêve de l'Œil-de-Bœuf et moi de la Courtille.
Ce serait de ma part un galant procédé
De payer en marquis la valeur d'un Vadé.
Qui sait ! J'y songerai. (Haut.) Prenez cela, mignonne.

(Elle détache son bracelet.)

NICOLLE.

Oh !

MADAME DE BEAUPRÉ.

C'est un souvenir et non pas une aumône,
Adieu !

NICOLLE, *faisant la révérence*.

Bonjour, Madame.

(Elle monte par l'escalier de gauche.)

MADAME DE BEAUPRÉ, *à part*.

Elle est belle après tout.
Si le marquis allait la trouver de son goût ?

SCÈNE IX .

VADÉ, très-débraillé, MADAME DE BEAUPRÉ.

MADAME DE BEAUPRÉ, courant à Vadé.

Et Montagnac?

VADÉ.

Sauvé! Quoique la comédie
Ait failli s'achever par une tragédie.
Le marquis, cramoiisi de rage, — et vert et bleu,
Criait sambleu! corbleu! ventrebleu! sacrebleu!
Et plein de majesté sous son habit en loques,
Faisait pleuvoir un flot d'épithètes baroques.
Il jurait d'éventrer la foule, quand Vanloo,
Deus ex machina, tomba du ciel. — Tableau!
Tout le monde fut pris d'une terreur panique;
Les gamins détalèrent en leur faisant la nique. —
Mais de loin, — les poissards, passablement hargneux,
En gens braves, n'osaient se battre contre deux.
— Bref, ils ont d'un regard dissipé la canaille,
Ne laissant qu'un habit sur le champ de bataille.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Rien qu'un habit?... mais c'est un triomphe cela.

MADAME RABAVIN, à la porte.

Madame, on vous attend, — votre carrosse est là.

MADAME DE BEAUPRÉ, à Vadé.

Votre bras, s'il vous plaît, monsieur Vadé.

VADÉ, s'inclinant.

Marquise,

A vos ordres.

(A part, pendant que la marquise prend sa mante.)

Du coup, la grande dame est prise ;
Je suis le Richelieu des Halles ! — C'est exquis.
J'enlève une marquise ! — Allons, saute marquis !
(Madame de Beaupré prend son bras, ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

VADÉ, seul, assis le coude sur la table.

Or ça, réfléchissons, camarade ! — Il me semble
Que l'on ne peut aimer deux maîtresses ensemble.
— C'est on ne peut plus juste. — Allons, il faut, mon cher,
Quitter Nicolle ou bien la marquise. — C'est clair !
En ce cas, à Nicolle, il faut chercher querelle,

Et c'est mal. — Que veux-tu ! la marquise est si belle !
— Sans doute ! Mais pourtant la Nicolle a son prix ;
Elle a je ne sais quoi de doux, de bien épris,
De tendre et de naïf qui vous va jusqu'à l'âme.
Bah ! je n'hésite plus (il se lève), je prends la grande dame.
Quant à Nicolle !... Eh bien, Nicolle ?

(Parait Nicolle, descendant l'escalier.)

Ah ! la voilà !

SCÈNE II

VADÉ, NICOLLE.

NICOLLE.

Bonjour, Vadé !

VADÉ.

Bonjour, *Carissima mia*,
Idole de mon cœur, adorable écaillère, —

(Changeant de ton.)

Vous engueulez les gens de la belle manière !
C'est à vous qu'appartient le pompon. — Vertuchoux !
Quelle caquet bon bec, comme l'on dit chez nous !

Tu nous as fait hier une belle harangue !

(Se croisant les bras.)

Ah çà, dans quel poison as-tu trempé ta langue ?...

NICOLLE.

Aussi pourquoi viens-tu, monsieur le libertin,
Promener devant moi ta robe de satin ?

VADÉ.

Depuis quand ne peut-on, douce rose des halles,
Se promener chez vous autrement qu'en bas sales ?

NICOLLE.

C'est depuis que l'on peut, perle des intrigants,
Y venir tout exprès pour se moquer des gens.

VADÉ.

Reine de mes désirs, me feriez-vous la grâce
D'être jalouse ?

NICOLLE.

Moi ! de ta chienne de face
Peut-être ? viens-y voir.

VADÉ.

Tu vas recommencer ?

NICOLLE.

Tiens, parlons franchement : veux-tu nous confesser ?
Vadé, — cela m'ennuie à la fin. — Eh, morguenne !
J'ai pas de honte, moi ! Ça m'a fait de la peine
Quand je t'ai vu venir, ta madame à ton bras.

— T'avais l'air si galant. — Elle est jolie, hélas !
Elle a de beaux cheveux poudrés, des lèvres roses,
De grands yeux, de grands yeux qui disent tant de choses
Qu'on se laisse charmer tout comme à l'Opéra,
Par la fausse douceur de ces deux grands yeux-là !
Aussi, dame, c'est vrai ! la colère m'a prise,
Et j'ai déshabillé madame ta marquise,
Haut la main !... en deux temps, et sans désespérer ;
— Mais je riais très-fort, de crainte de pleurer.

VADÉ.

Tu n'es qu'une folle !

NICOLLE.

Oh ! je n'étais pas si folle.

Tu l'aimes ? — L'aimes-tu, bien vrai ?

VADÉ, à part.

Pauvre Nicole !

NICOLLE, s'asseyant.

Ah ! tu l'aimes ! — Jadis, aux foires Saint-Laurent,
Nous allions tous les deux, — j'y vais seule, à présent !
Hier, tu n'es pas venu... pourquoi ?

VADÉ.

C'est que...

NICOLLE.

Sans doute

Elle t'avait gardé ?...

VADÉ, embarrassé.

Voyons, Nicole, écoute...

NICOLLE, se levant.

Monsieur, dans les salons, va faire bouche en cœur.

VADÉ, fat.

Eh ! que diantre ! on se doit au monde.

NICOLLE, furieuse.

L'imposteur !

Tu ne pouvais donc pas dire non, imbécile !

Ah ! tu ne m'aimes plus. — C'est donc bien difficile

De mentir. — Autrefois, tu l'en acquittais bien.

Je ne t'aurais pas cru ; — mais cela ne fait rien :

Un mensonge m'eût fait plaisir ; — car un mensonge

Qu'on espère, ça fait plaisir. —

(Elle lui tend la main.)

Vadé, j'y songe,

Viens-y ce soir. — Mon Dieu, j'avais tort... — oui, — mais

Nous y rencontrerons tes amis, des vauriens !

A la foire l'on rit, l'on danse, l'on clabarde ;

Tu n'es qu'un pataud, moi, je suis une pataude,

Nous nous amuserons, — dis ?

VADÉ.

Mais...

NICOLLE, l'interrompant.

Ça m'est égal !

Viens, mon petit Vadé !

VADÉ.

Ce soir, je vais au bal.

NICOLLE.

Toujours chez elle ! — Eh bien, vas-y ! — Je suis bien bête

Pour un gueux comme toi de me casser la tête !

(Le pinçant.)

Vas-y ; — mais vas-y donc, elle t'attend, rustaud !
Et puisses-tu n'en pas revenir de si tôt ! —
Tu dois avoir bon air lorsque tu la courtises ;
Monsieur le va nu-pieds qui rêve de marquises !
Et ne fais pas le fier ! car rien qu'en me baissant,
J'en aurai des marquis avec les quatre au cent.

VADÉ.

Eh ! baisse-toi, morbleu ! baisse-toi, donc ! — Ramasse !
Trouve un petit marquis bien doré, qui te fasse
Des rentes, qui te donne un hôtel... des chevaux...

NICOLLE.

Toi, t'auras la potence, et c'est ce que tu vaux ! —

VADÉ, souriant.

Ange, va !

NICOLLE.

Le bourreau te fait une cravate.

VADÉ, s'inclinant.

Marquise de mon cœur, je vous baise la patte.

NICOLLE, s'inclinant.

Je m'incline à vos pieds, marquis de rien du tout.

(Lui montrant le poing.)

Et je ferai graisser la corde jusqu'au bout !

VADÉ, s'en allant en riant.

C'est parfait ! Ah ! ah ! ah !

NICOLLE, s'efforçant de rire.

Ah ! ah ! ah !

SCÈNE III

NICOLLE, seule.

NICOLLE , s'asseyant.

Ah ! je pleure

Maintenant ! et pourtant, je riais tout à l'heure.

J'en ai le cœur tout gros de le voir s'en aller ;

C'est qu'il est si gentil avec son franc parler,

Et ses bonnes chansons, et son rire, et sa joie.

(S'arrêtant, rêveuse.)

Je voudrais bien avoir une robe de soie !

SCÈNE IV

NICOLLE, MADAME RABAVIN.

MADAME RABAVIN.

Eh ! Nicolle !

NICOLLE.

Hein ?

MADAME RABAVIN.

Nicolle ! Eh bien ! que fais-tu donc ?
Mais tu pleures, je crois ?

NICOLLE, s'essuyant les yeux.

Moi ? pas du tout !

MADAME RABAVIN.

Pardon,

Tu pleures. — Vois plutôt !

(Elle lui essuie les yeux.)

Ah ! jeunesse, jeunesse !

C'est cé Vadé maudit, qui cause ta tristesse,
— Ma fille. C'est un tort ; tous ces jolis garçons,
Qui ne savent que boire et faire des chansons,

Sont d'affreux chenapans dont le meilleur mérite
La corde.

NICOLLE.

Oh !

MADAME RABAVIN.

La potence, au moins. — Cela m'irrite
De voir qu'un si beau brin de fille ait de l'ennui
A propos d'un gredin aussi gredin que lui.
Pour tant faire qu'aimer, aime dans la noblesse :
D'abord, c'est plus gentil, puis, quand vient la vieillesse,
Et que l'on pleure, on a pour s'essuyer les yeux

(Nicolle la regarde étonnée.)

De beaux mouchoirs brodés ;

(Déclamant.)

Mais ce qui vaut bien mieux
Que tous les grands seigneurs et que tous les bélîtres,
C'est de rester honnête et d'écailler les huitres.
Tous les hommes, ce sont des monstres !

NICOLLE, sortant.

C'est égal, —

Pour un monstre, Vadé n'est déjà pas si mal !

SCÈNE V

MADAME RABAVIN, VANLOO, DE MONTAGNAC.

MADAME RABAVIN, suivant Nicolle.

Des monstres !

(Revenant.)

Qu'on devrait poursuivre à coups de triques.

(Apercevant Vanloo et de Montagnac.

A moins que, cependant, ce ne soient des pratiques.

(Faisant la révérence.)

Que faudra-t-il servir à ces messieurs ?

VANLOO, l'imitant.

Du vin !

Marquis, inclinez-vous ! — madame Rabavin.

(Reprenant.)

Dites donc ! du meilleur, à gauche de la cave,

Du dix-sept cent quarante.

(Au marquis.)

Un certain petit Grave

Que je vous recommande, — il est sublime ! — Eh bien !

Montagnac, qu'avez-vous ? vous ne me dites rien ;
Vous rêvez ? — Ventrebleu ! c'est malsain avant boire !

DE MONTAGNAC, à mi-voix.

Elle est, à ce qu'on dit, charmante...

VANLOO.

Quelle histoire

Me racontez-vous là ?...

DE MONTAGNAC.

La marquise, mon cher,
M'en disait, en soupant, le plus grand bien hier !

VANLOO, étonné.

De qui ! de quoi ?

DE MONTAGNAC.

Nicolle a des yeux de pervenche.

VANLOO, étonné.

Ah ! j'en suis enchanté !

DE MONTAGNAC.

Nicolle a la peau blanche.

VANLOO.

C'est fort bien fait.

DÉ MONTAGNAC.

Nicolle...

VAN LOO, lui tournant le dos.

Où diable a-t-il l'esprit !...

MADAME RABAVIN, qui a fini de dresser la table.

Messieurs ! quand vous voudrez.

VANLOO, s'asseyant.

A table !

DE MONTAGNAC, appelant madame Rabavin.

Pst ! la mère,

N'avez-vous pas tout près, en face, une écaillère..

Qui s'appelle?... s'appelle?... aidez-moi donc un peu...

Qui s'appelle?... comment !

MADAME RABAVIN.

Nicolle !

DE MONTAGNAC.

Sacrebleu !

C'est cela, — dites-lui d'apporter elle-même

Des huîtres, — elle-même, entendez-vous ?

(A Vanloo).

Si j'aime

Les huîtres, j'aime aussi, camarade, souvent,

Quand elle a le teint frais, la fille qui les vend.

(Il donne un louis à madame Rabavin).

MADAME RABAVIN, s'inclinant.

Vous serez obéi, monseigneur.

VANLOO, se versant à boire.

Camarade,

A qui porterons-nous la première rasade ?

DE MONTAGNAC, élevant son verre.

A Nicolle !

VANLOO, trinquant.

A Nicolle !

(Entre Nicolle, qui s'assied près du comptoir et ouvre ses huîtres).

SCÈNE VI

LES MÊMES, NICOLLE.

NICOLLE, montrant ses huîtres.

Est-ce que c'est pour vous ?

(Montagnac se lève et court à Nicolle qu'il agace et qui lui donne de temps en temps du manche de son couteau sur les doigts).

VANLOO, s'épanouissant et buvant.

Comme le vin est bon, comme le vin est doux !
C'est l'instant de causer quand le Grave étincelle,
On se comprend toujours ! — la langue universelle
C'est le Grave, et je ris quand je vois ce soleil
Liquide étinceler dans le verre vermeil.

DE MONTAGNAC.

Qui te parle de vin ? regarde... elle est jolie
Comme un petit amour !

VANLOO, buvant sans l'écouter.

Des gens ont la folie
Pourtant, de s'enfermer, et de rester des mois
A plaquer des couleurs sur la toile ou le bois;
Au lieu de boire frais et de vivre tranquilles,
Ils cherchent la couleur... la couleur ! imbéciles !
La voilà ! — c'est le vin qui luit dans le cristal.
Que cherchent-ils encore ?... ils cherchent l'idéal !
Eh ! qu'est-ce donc, morbleu, que ce vin qui flamboie ?
Le vin seul est le beau, le vin seul est la joie !

NICOLLE, faisant mine de sortir.

Ces Messieurs, maintenant, n'ont plus besoin de rien ?

DE MONTAGNAC, la retenant.

Quoi ! vous voulez partir ? il vous tarde donc bien ?
Tudieu ! la belle bouche et les beaux bras !

(Faisant asseoir Nicolle).

Farouche,

Asseyez-vous !

VANLOO, lui versant à boire.

Buvez.

DE MONTAGNAC, cherchant à embrasser Nicolle.

Tudieu ! la belle bouche !

VANLOO.

Oui, buvez, mon enfant ; — voyez-vous, boire est sain,

Un verre de cela... c'est un grand médecin.
Si je me porte bien, c'est que j'en fais usage.

DE MONTAGNAC.

On vous nomme Nicolle ?

NICOLLE.

Oui, Monsieur.

DE MONTAGNAC.

Et quel âge

Avez-vous, maintenant, Nicolle ?

NICOLLE.

A la mi-août,

Monsieur, j'aurai seize ans.

DE MONTAGNAC, à part.

La marquise a bon goût.

(Haut à Nicolle qui s'éloigne).

Mais, où donc allez-vous ?

NICOLLE.

Monsieur, faites excuse,
Voici déjà longtemps qu'avec vous je m'amuse,
Et la pratique vient peut-être.

DE MONTAGNAC.

Assurément
Vous ne partirez pas, Nicolle. — Franchement,
La fortune est injuste à votre endroit, ma chère,
Vous naquîtes duchesse, et n'êtes qu'écaillère ;
Allons donc ! — Il vous faut dormir jusqu'à midi
Et ne plus distinguer dimanche de lundi.

Avoir, dans un réduit bien coquet, une glace
Où l'on puisse se voir de profil et de face,
De trois quarts, toute entière. — Et puis, quesais-je encor?
Il te faut des colliers et des bracelets d'or,
Un chasseur en livrée avec un habit rouge.
Au lieu de tout cela, tu gites dans un bouge;
Tu n'as qu'un casaquin de siamoise, — et tu vas
A travers les marchés un éventaire au bras.
— C'est pitoyable !

VANLOO.

Ah çà ! Qu'est-ce que tu déclames ?
Tu ne bois pas du tout, marquis.

(Il se verse à boire.)

DE MONTAGNAC.

Les grandes dames,
Ont de charmants secrets pour garder leur beauté.
On est belle longtemps quand le soleil d'été
Ne vous mord pas les bras, le col et le visage.
On a toujours dix ans au-dessous de son âge ;
On a de petits soins pour son pied, pour sa main ;
La lèvre garde encor ses teintes de carmin
A cinquante ans. — Et puis, on est beaucoup plus belle
Qu'en casaquin de toile... en robe de dentelle !
— Toi, par exemple ! eh bien ! — tu n'es vraiment pas mal,
Mais tu serais superbe en parure de bal !

NICOLLE.

Je serais donc bien belle en madame ?

DE MONTAGNAC.

Sans doute.

VANLOO, assemblant toutes les bouteilles.

Moi, je bois !...

NICOLLE.

Des bijoux combien que cela coûte ?

DE MONTAGNAC.

Rien, mon ange — ou si peu ! — mais réponds, là, vraiment !
Nous n'avons pas au cœur un tout petit amant ?

NICOLLE.

Si, monsieur le marquis. — Du moins non, il me quitte.

DE MONTAGNAC.

L'imbécile ! rends-lui la pareille bien vite !

NICOLLE.

Il m'a cherché querelle, on ne sait pas pourquoi.
Et puis s'en est allé.

DE MONTAGNAC.

C'est un bonheur pour toi,
Petite ! Tu faisais, j'en suis sûr, une école ;
Ton amant connaissait sans doute le Pactole,
Mais de nom voilà tout. — C'était quelqu'écolier
Râpé de pied en cap. Un neveu de drapier,
N'est-ce pas ? Ou peut être était-ce un mousquetaire,
— Tout cela... tout cela, vois-tu, mauvaise affaire !

NICOLLE.

on, Monsieur, il faisait des chansons.

DE MONTAGNAC.

Des chansons !

Un artiste ? un poète, — un homme sans façons,
Sans foi ni loi, sans feu ni lieu, sans sou ni maille. —
Avec ces va nu-pieds l'on couche sur la paille ;
On meurt à l'hôpital à trente ans. — Aime ailleurs.
Mais cette fois, crois-moi, choisis des grands seigneurs.
Nous sommes bons enfants, — nous avons tes poètes
A gages ; avec eux nous courons les guinguettes,
Même nous les grisons parfois.

(Il montre Vanloo qui ronfle sur la table.)

Mais nos amours

Enchâssent leur beauté dans l'or et le velours.
Cette chasse t'irait fort bien.

NICOLLE.

Oh ! c'est un conte.

Vous vous moquez de moi. — J'aurais si grande honte
Avec tous ces bijoux et tous ces falbalas,
Que je n'oserais point seulement faire un pas.

VANLOO, se retournant sur son banc.

Ouf !... que ce banc est dur !

DE MONTAGNAC.

Tu serais très-gentille
Avec ton petit air fripon, — ma belle fille !

(Lui prenant la main.)

Et tiens, — voici d'abord comme il faut t'habiller :
Une robe en brocard avec un beau collier
De corail — serpentant sur tes épaules blanches.

Et du point d'Alençon au col ainsi qu'aux manches !
 Une petite mouche au-dessus du menton,
 Des bas de soie à coins, — des mules à talon,
 Un œil de poudre sur ta chevelure blonde,
 — Et tu feras tourner la tête à tout le monde !

NICOLLE, frappant des mains.

Que ce serait mignon !

DE MONTAGNAC.

Ce sera merveilleux !

Allons, viens ! — Mon carrosse est à deux pas. — Je veux
 Opérer sur le champ cette métamorphose, —
 Et te faire jolie à croquer... viens !...

NICOLLE.

Je n'ose !...

DE MONTAGNAC.

Mais puisque je le veux !

NICOLLE, à part, pendant que de Montagnac va chercher son
 chapeau et son épée.

Il va bien à ce bal.

D'ailleurs, en me parant, je ne fais pas de mal ;
 — Peut-être que Vadé me trouvera plus belle.

DE MONTAGNAC, imposant les mains à Vanloo endormi.

Dors en paix, brave ivrogne !

(A Nicolle.)

Allons, venez, rebelle !

(Ils sortent.)

(Vanloo ronfle bruyamment)

SCÈNE VII

VANLOO, endormi, VADÉ, entrant par la gauche.

VADÉ.

Je suis un très-grand sot de m'être ainsi piqué
Pour des propos en l'air ! Ce dénoûment brusqué
M'attriste, car j'aimais ma petite écaillère,
Je m'en vais essayer d'adoucir sa colère.

(Vanloo ronfle bruyamment, Vadé l'aperçoit.)

Un honnête buveur sur la table endormi !
Quel est ce sacripant ? — ce doit être un ami !

(Lui frappant sur l'épaule.)

Eh ! Monsieur ! — C'est Vanloo lui-même. — Quel ivrogne !
Le pendar n'aura bu que du vin de Bourgogne,
Eh ! Vanloo !..

(Le secouant.)

Quelle masse ! Allons, réveille-toi !

VANLOO, se frottant les yeux.

Tiens ! ils sont dénichés. — Ils étaient avec moi
Tout à l'heure, pour sûr !

VADÉ.

Qui donc ? Moncrif ? Rulhière ?
Collé ? Piron ? Lancrét ? me répondras-tu, pierre !
Souche ! — morceau de bois !

VANLOO, trébuchant.

Eh bien, non ! c'est très-mal...
— Quand je te dis que c'est très-mal !

VADÉ.

Mais, animal,
Veux-tu parler ?

VANLOO.

Sais-tu s'il a payé la carte ?
C'est un grand lâche ! Moi je n'admets pas qu'on parte
L'un sans l'autre. — Du reste, il était déjà gris !
Vois-tu, ça ne sait pas du tout boire un marquis !

VADÉ.

C'est un marquis ?

VANLOO.

Parbleu ! — Montagnac ! — Es-tu bête !
Montagnac est marquis des pieds jusqu'à la tête.
Mais pourquoi sont-ils donc partis ? — Ah ! c'est cela !
Je les gênais ! ils m'ont tous les deux planté là !

VADÉ.

Qui tous les deux ?

VANLOO.

Nicolle et lui.

VADÉ, vivement.

Comment, Nicolle?

VANLOO, haussant les épaules.

Une écaillère ! — Enfin ! — Montagnac en raffole.

VADÉ, furieux.

Monsieur de Montagnac me joue un joli tour.
J'aimais Nicolle, moi !...

VANLOO.

Comment, d'amour ?

VADÉ.

D'amour !

VANLOO, riant.

Ah ! ce pauvre Vadé ! — Parbleu ! l'histoire est bonne

VADÉ.

Je ne trouve pas, moi, l'histoire si bouffonne.

VANLOO.

As-tu bientôt fini tes grands airs. — Eh bien, quoi ?...
Monsieur de Montagnac est en reste avec toi.
La marquise vaut bien ta petite écaillère !

VADÉ.

Certe. — Enfin, c'est égal, la femme est singulière !

VANLOO.

Tu veux philosopher. — Très-bien, philosophons !
Philosopher altère, — et beaucoup ; — donc, buvons !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DE MONTAGNAC, NICOLLE.

NICOLLE, entrant poursuivie par Montagnac.

Non ! Laissez-moi, Monsieur !

DE MONTAGNAC, avec feu.

Ange !... colombe !... idole !...

VANLOO, se retournant.

Qu'est cela ?

NICOLLE, apercevant Vadé.

Ciel, Vadé !

DE MONTAGNAC, reconnaissant Vadé.

Mon ivrogne !

VADÉ, voyant Nicolle.

Nicolle !

LE MARIAGE DE VADÉ

VANLOO, à part, riant.

Madame de Beaupré manque seule au tableau.

MONTAGNAC, regardant Vadé.

Comment un tel pendard boit-il avec Vanloo?

NICOLLE, courant à Vadé.

Oh ! mon petit Vadé, je...

VADÉ, la repoussant.

Silence, effrontée.

NICOLLE.

Je jure...

VADÉ.

Plus un mot !

NICOLLE.

Mais...

VADÉ.

Point !

NICOLLE.

Tu m'as quittée.

Alors... je ne sais pas, moi... J'ai ri... cependant,
J'avais comme un grand vide au cœur en te quittant,

VADÉ, montrant de Montagnac.

Je vois avec plaisir que tu combles le vide.

NICOLLE.

Je l'assure...

VADÉ.

Eh bien ! soit, l'exemple me décide !...
De grand cœur, je renonce à tous les droits acquis,
Et je te laisse en paix au bras de ton marquis.

(Saluant de Montagnac.)

Marquis, tous mes respects !

DE MONTAGNAC, riant.

Ah ! parfait ! ton poète !
Je comprends, le faiseur de chansons ! L'amourette !

(A Vadé.)

Mon cher...

VADÉ, furieux.

Je ne suis pas votre cher ! — vous pouvez
Aimer Nicolle, elle a tous les charmes rêvés ;
Elle vend le poisson d'une façon exquise.
Prends, Nicolle, marquis, moi je prends la marquise !

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MOINS VADÉ.

DE MONTAGNAC.

Hein !... Ah ça ! que me veut ce drôle audacieux ?

VANLOO, à de Montagnac.

Moi, je n'explique rien, devine si tu peux.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE X

DE MONTAGNAC, NICOLLE.

DE MONTAGNAC.

Si je peux !... si je peux ! mais tu pleures, petite ?

NICOLLE.

Hélas !

DE MONTAGNAC.

Ne pleure pas !

NICOLLE.

Si ! je pleure ! il me quitte.

DE MONTAGNAC.

Regretter cet ivrogne avec d'aussi beaux yeux !
C'est gagner que de perdre un semblable amoureux.

NICOLLE.

Oh ! je me vengerai !

DE MONTAGNAC.

Bien, vengeance permise !

NICOLLE.

Et si je le rencontre au bras de sa marquise...

DE MONTAGNAC, riant.

Sa marquise ! Ah ! ah ! ah !...

NICOLLE.

Une marquise, oui.

Pourquoi, non ? Il est beau ; ce n'est pas d'aujourd'hui
Qu'on voit de bonne humeur et de gros rire éprises,
Au bras d'un malotru se pendre des marquises !
Vous-même, qui venez, avec la bouche en cœur,
Me débiter un tas de mots, d'un air vainqueur,
N'êtes-vous pas marquis ? suis-je pas écaillère ?
Aimez à votre gré, moi j'aime à ma manière.

DE MONTAGNAC.

Mais...

NICOLLE.

Ce sont des plaisirs sans doute intelligents
Que de venir troubler l'amour des pauvres gens.

DE MONTAGNAC.

Nicolle !...

NICOLLE.

Eh ! laissez-moi ! — Tenez, je vous déteste !
Hier nous étions heureux, cœur en fête, pied leste,
Fredonnant le refrain de la même chanson,
Hier, nos deux cœurs encor battaient à l'unisson.
Il n'avait pas rêvé satin, ni moi dentelle,
Il était beau pour moi, pour lui seul j'étais belle,
Et voilà qu'un seul mot, entre nous deux jeté,
Un caprice cruel, un regard de côté,
Un sourire banal, qui sur Vadé s'égare,
Nous qui nous aimions tant, à jamais nous sépare.

DE MONTAGNAC.

Nicolle, calme-toi.

NICOLLE.

Cependant, ce matin,
Elle m'a paru belle en robe de satin.
Quand elle m'a parlé, sa voix était si bonne,
Que c'était la douceur et la grâce en personne ;
J'allais presque l'aimer ! — Maintenant je la hais.
Et son cadeau, voici tout le cas que j'en fais.

(Elle détache son bracelet et le jette à terre.)

Hélas ! pourquoi Vadé la trouve-t-il si belle !

DE MONTAGNAC, ramassant le bracelet.

Ce bracelet?... D'où vient ce bracelet?

NICOLLE.

C'est elle
Qui l'a mis elle-même à mon bras ce matin!

DE MONTAGNAC, très-agité.

Tu ne me trompes pas?

NICOLLE.

Ce n'est que trop certain!

DE MONTAGNAC, à lui-même.

Alors, je suis joué!... Ridicule!...

(A Nicolle.)

Petite,
Debout! — Prends mon bras! — Viens! —

NICOLLE.

Non! laissez-moi!

DE MONTAGNAC, lui mettant son bras sous le sien sans
l'écouter.

Viens vite!

(A part.)

Je saurai la punir d'un pareil procédé!

(A Nicolle.)

Allons, viens!

NICOLLE, résistant.

Mais... où donc?

LE MARIAGE DE VADÉ

DE MONTAGNAC.

Où ?... Retrouver Vadé !

(Nicolle, qui résistait, se laisse entraîner.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME



ACTE TROISIÈME

Un salon chez M^{me} de Beaupré, portes latérales, portes au fond ; on aperçoit d'autres salons illuminés pour une fête, à gauche un buffet, à droite un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

VADÉ, en costume de marquis de Molière, enrubanné de haut en bas ; il se mire dans la glace.

Vadé ! — je te présente un marquis de Molière,
Qu'on tenait à la cour en faveur singulière,
Qui pour *tarte à la crème* a fait un grand fracas ;
Oronte, — dont Philinte autrefois faisait cas.
Il cherche le chemin du cœur de Célimène,

Et voudrait galamment lui dépeindre sa peine.
 Prends donc soin de ne pas troubler ses impromptus
 Par tes gestes poissards et tes mots incongrus.
 Tu ne l'oublieras pas !

(Revenant sur le devant de la scène.)

Morguenne ! La marquise
 Va se trouver ce soir étrangement surprise.
 Elle n'aura donné ce grand bal costumé
 Que pour changer le rustre en muguet parfumé.
 — Sans compter le profit de la métamorphose :
 Sous le déguisement on est plus libre, — on ose !...
 Le pays assiégé devient pays conquis. —
 — Je me sens conquérant —

(Se mirant dans la glace.)

Eh ! de fait, — les marquis
 Du Théâtre-Français enrageraient ! — Horace,
 Soupirant pour Agnès, n'a pas autant de grâce.
 Acaste, en me voyant, se trouverait pénétré,
 Et don Juan, le maître, a le verbe moins haut !

(Dédaigneusement).

J'éclipse d'un seul coup et Damis et Clitandre,
 Ces chevaliers errants du bleu pays du *Tendre*.
 Flandrins de qualité, vicomtes et barons.
 Qui crachent dans les puits pour y faire des ronds !

(Exécutant chacun des gestes dont il parle.)

Ah ! ah ! ah ! c'est charmant ! C'est ainsi que l'on lance
 Une œillade assassine, — ainsi que l'on s'avance,
 Que l'on baise la main, — qu'on jette le chapeau,
 Et qu'après une prise, on froisse son jabot !

SCÈNE II

VADÉ, MADAME DE BEAUPRÉ, en bergère Watteau.

(Au moment où la Marquise entre, Vadé se trouve en face d'elle.)

VADÉ, s'inclinant profondément.

Ah ! bergère, tudieu ! vous êtes adorable !
 Quel amour de chapeau ! quelle robe admirable !
 Amaryllis n'est pas si belle au fond des bois,
 Quand Tityre à ses pieds fait chanter son hautbois.

MADAME DE BEAUPRÉ, moqueuse.

Oh ! monsieur le marquis, on croirait vous entendre
 Débiter du Segrais que vous venez d'apprendre.

VADÉ.

Ce que je vous dis là, des yeux me l'ont appris,
 Dont je suis, palsambleu ! très-follement épris !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Quel est le nom français de ces yeux là ?

VADÉ, la menant à la glace.

Bergère,
Regardez ! Vous voyez la nymphe qui m'est chère.

MADAME DE BEAUPRÉ.

C'est du dernier joli ce que vous dites là !

VADÉ, modestement.

Je dis la vérité.

MADAME DE BEAUPRÉ, s'asseyant.

Mais je connais cela.

L'hôtel de Rambouillet, quand il était en vogue,
A filé le linceul de la dernière églogue.
Amaryllis, chaussant des mules à talon,
Au bois harmonieux préfère le salon.
C'est sur une ottomane, et non sous un cytise,
Qu'en habit de satin Tityre la courtise. —
Ils ne se donnent plus d'agrestes rendez-vous,
En couplets alternés, sur la flûte à sept trous : —
Ils sont passés les temps de Rhée et de Saturne,
La nymphe a de nos jours du champagne en son urne.
L'églogue a pris les airs des dames du grand ton,
Et l'idylle se met des mouches au menton.

(Se levant)

Laissons donc de côté la bergerade antique. —
Virgile reviendrait, qu'au son de la musique
De Rameau, — transformant l'églogue en madrigal,
Il me prendrait le bras pour me conduire au bal.

VADÉ.

En ce cas, je ferai ce qu'aurait fait Virgile.

(Il offre son bras à la marquise qui passe devant lui dédaigneusement).

(A part.)

Au bal des Porcherons on est moins difficile
A vivre, vertuchoux !

MADAME DE BEAUPRÉ, à part.

L'habit décidément
Fait bien le moine, — et c'est le proverbe qui ment !

SCÈNE III

LES MÊMES, VANLOO, en arlequin de fantaisie, avec a
batte, sans masque.

VANLOO, toisant Vadé.

(A madame de Beaupré).

Oh ! monsieur de Vadé, que de rubans ! — Madame,
Exprès pour vous chercher j'arrive de Bergame.
Scaramouche est déjà rendu, — Pandolphe aussi.
Scapin à Nisida fait des mamours ! —

VADÉ, à madame de Beaupré.

Voici

Mon bras, bergère !

LE MARIAGE DE VADÉ

MADAME DE BEAUPRÉ, refusant.

Non ! — vous prenez trop de peine.

VADÉ, à part.

Décidément, ce soir je ne suis pas en veine.

(Il sort à la suite de la marquise).

SCÈNE IV

VANLOO, seul, se dirigeant vers le buffet.

Oserait-on offrir au seigneur Arlequin

Un doigt de vin d'Espagne ou bien du Marasquin ?

Du Marasquin ? — Osez toujours. (Il boit.)

Un autre verre.

(Il boit. Se versant après avoir bu).

On ne se doute pas comme la soif altère !

SCÈNE V

VANLOO, DE MONTAGNAC, en fort de la halle.
NICOLLE, en marquise, poudre dans les cheveux, éventail à la main, le visage couvert d'un loup).

DE MONTAGNAC, entrant précipitamment avec Nicolle.
Par ici, vite ! vite !

NICOLLE.
Où sommes-nous ?

DE MONTAGNAC.
Au bal !

NICOLLE.
C'est mieux qu'aux Porcherons !

DE MONTAGNAC.
Cela n'a pas de mal.

NICOLLE.
Ces doux parfums, ces bruits qui viennent par bouffées,
Cet or, on se croirait dans un palais de fées !

VANLOO, se retournant.

Hein ! quel est ce croquant ! Tiens, Montagnac, bonsoir, Marquis.

(Bas, lui montrant Nicolle.)

Eh ! dites donc, quel est ce masque noir ?

DE MONTAGNAC, le doigt sur la bouche.

Oh ! silence !

VANLOO, étonné.

Vraiment !

DE MONTAGNAC, même jeu.

Chut ! chut !

VANLOO.

C'est un mystère ?

DE MONTAGNAC.

Des plus graves !

VANLOO, se frottant les mains.

Parfait !

DE MONTAGNAC.

Jurez-vous de vous taire ?

VANLOO.

Parbleu.

(Prêtant l'oreille.)

Dites !

DE MONTAGNAC.

J'ai tort. Vous me promettez bien !...

VANLOO.

Sur l'honneur !

(Se rapprochant tout à fait.)

Quoi ?

DE MONTAGNAC.

Pourtant...

VANLOO

Eh ! ne me dites rien !

(Fausse sortie.)

DE MONTAGNAC, le rattrapant par l'épaule.

Si fait !

VANLOO, revenant.

Ah !

DE MONTAGNAC, à Nicolle qui obéit

Viens ici. — Démasque-toi !

VANLOO.

Nicolle !

NICOLLE, à part.

Qu'ont-ils donc ?

VANLOO, attirant de Montagnac à mi-voix.

La marquise est assez bénévole,
Montagnac, cependant je ne vous cache point
Que je doute très-fort qu'elle le soit au point...

DE MONTAGNAC.

Eh ! voilà justement le joli de l'affaire !

VANLOO.

Je ne trouve pas, moi ! ~

DE MONTAGNAC, enchanté.

Quel éclat je vais faire !

(Montrant Nicolle)

C'est qu'elle est belle ! — Vois sa taille de roseau,
 La rondeur de ses bras, — le satin de sa peau !
 — Sa gorge qu'on devine, a le velours des pêches ;
 Ses épaules ont des carnations si fraîches
 Que l'on voudrait y mordre. — Et tous, Nocé, le duc
 D'Agenois, de Caylus, de Pienne et le caduc
 Saint-Aulaire, viendront au feu de sa prunelle
 Comme des papillons autour de la chandelle.
 — Elle aura conservé son masque. — On se dira
 A l'oreille : — qui donc est-ce ? — on chuchotera.
 Les femmes prétendront que sa joue a des rides ;
 Les hommes diront : non ! — Et lorsque tous, avides
 D'admirer librement ce front mystérieux,
 Voudront faire lever le masque ! — à tous les yeux,
 En plein bal et devant la marquise si fière,
 Je ferai triompher Nicolle — l'Ecaillère !

VANLOO.

Ah ! morbleu, Montagnac !

DE MONTAGNAC.

Ah ! madame a du goût
 Pour la Halle ! Et moi donc ! je le montre partout.
 Prenez, monsieur Vadé, marquise ! — moi, Nicolle,
 Et vous enragerez.

VANLOO.

Mais votre idée est folle !

DE MONTAGNAC.

Ne ne me trahissez pas surtout !

(Entrainant Nicolle.)

Nicolle, allons !

VANLOO, courant après lui.

Mais, marquis !

DE MONTAGNAC.

Je me venge au son des violons !

(Il disparaît avec Nicolle.)

SCÈNE VI

VANLOO, seul, courant après Montagnac.

Ah ! ventrebleu, marquis, par douceur ou par force !...

(Il s'arrête, réfléchit, puis revenant.)

Ne mets jamais le doigt entre l'arbre et l'écorce,
Celui-là seul est sage et digne de ce nom
Qui lorsqu'un fou dit oui, ne réplique pas non.

SCÈNE VII

VANLOO, VADÉ.

VADÉ, absorbé, entrant par la gauche.

Ma foi, tout compte fait, j'aime mieux l'écaillère.

VANLOO.

Ah bah ! et la marquise ?

VADÉ.

Elle ! une minauidière.

Une demi-virtu qui veut et ne veut pas,

Elle avance d'un pied et recule d'un pas.

Du diable si je sais ce qu'elle a dans la tête !

Je fais la bouche en cœur auprès de la coquette,

J'improvise pour elle un tas de madrigaux

Dignes de l'*Almanach des Graces*, tous très-beaux.

Elle ne m'entend pas ! Du coup je romps la paille,

C'est la dernière fois que je m'enmarquisaille !

VANLOO.

De ce dénoûment-là, je ne suis pas surpris.

Les raisins sont trop verts,

VADÉ.

Et bons pour des marquis !

Ce qu'il me faut à moi, poète d'aventure,
Enfant insoucieux de la libre nature,
Vagabond de l'esprit, qui vais cueillant l'amour,
Au détour de la haie ou bien du carrefour ;
Ce qu'il faut à mon cœur, ce sont ces belles filles,
Franches comme de l'or, blanches sous leurs guenilles,
Qui livrent aux baisers de l'air et du soleil
Un corps robuste et jeune où court un sang vermeil !
Avec elles du moins tout ou rien, point de fraudes !
Mais quant à vos beautés, femmes de serres-chaudes,
Qui ne peuvent fleurir qu'en un boudoir discret,
Si frères qu'un baiser trop lourd les briserait !
Sans force pour les pleurs ou pour l'éclat de rire,
C'est un roman trop fade où je ne veux plus lire,
Car je n'y trouve rien de sincère ou de gai,
J'aime mieux ma Nicolle, *elle est ma mie, ô gay !*

VANLOO.

Le miel de la sagesse a coulé de tes lèvres.
Un seul mot ?

VADÉ.

Dis.

VANLOO.

Tu sais que lorsqu'on court deux lièvres...

VADÉ.

Je réponds de Nicolle, elle est folle de moi.

VANLOO.

Tu le mérites bien. Mais... pourtant...

VADR.

Pourtant, quoi ?

VANLOO, montrant les salons,

Nicolle est là !

VADÉ.

Nicolle est là !

VANLOO.

Dans un costume
Candide, mais chargé de perles ; — je présume
Que c'est en écaillant ses huîtres qu'elle aura
Trouvé sous son couteau toutes ces perles là.

VADÉ.

Voyons, parle et sois clair, car je ne puis pas croire...

VANLOO.

Mais c'est de l'eau de roche, ami, que cette histoire !
Tu prenais au marquis sa maîtresse, il te prend
La tienne ; c'est limpide et juste. — A parler franc
Tu ne l'as pas volé.

VADÉ, serrant le poing.

Tiens, si c'est vrai, je jure...

VANLOO, exécutant une pirouette.

C'est un chassé-croisé, pour parler par figure
Chorégraphique !

VADÉ.

Et si jamais je l'aperçois...
Non ! je n'y croirais pas, quand je le verrais...

VANLOO, montrant Nicolle qui entre.

Vois !

VADÉ, bas.

Elle !

VANLOO, se retirant.

Ne troublons point leur galant tête à tête.
C'est pour moi seul ce soir que se donne la fête.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

VADÉ, NICOLLE.

VADÉ, s'inclinant.

Marquise !

NICOLLE, de bonne humeur.

Tiens, Vadé !

VADÉ, sèchement.

Votre humble serviteur !

NICOLLE, s'esseyant.

Mille grâces, marquis, à vous de tout mon cœur.

VADÉ, se croisant les bras.

Ainsi, c'était donc vrai ?

NICOLLE.

Quoi ?

VADÉ, railleur.

Vous êtes fort belle !
Vous traînez noblement la soie et la dentelle.
Par la poudre adoucis, vos cheveux ont des tons
Ravissants, ignorés de l'art des Jeannetons.
Avec un goût parfait, qui semble héréditaire,
Vous portez l'éventail — au lieu de l'éventaïre !

(Changeant de ton.)

Mais malgré tes grands airs, ta poudre et tes bijoux,
C'est un cœur de serpent qui loge là-dessous.

NICOLLE, en jouant de l'éventail.

Des gros mots ; fi ! monsieur !...

VADÉ, furieux.

Oui, fi !... petite infâme,
Tu n'as donc pas de cœur, dis, tu n'as donc pas d'âme,
Toi que nous appellions la rose du quartier,
Tu viens là de choisir un honnête métier !
Sans doute que tu vas, avec ou sans mitaine,
Ecailler maintenant les écus par douzaine !

(S'attendrissant.)

Nicolle, mon enfant, réfléchis bien !...

NICOLLE, essayant de jouer la grande dame.

Pardon,

Monsieur de l'œil-de-bœuf, à qui parlez-vous donc ?
Nicolle, dites-vous ; qu'est-ce ?... Ah ! je me rappelle,
Une fille de rien, qu'on disait assez belle,
Qui gardait sottement son cœur et sa vertu

Pour quelque meurt de faim, ivrogne et mal vêtu.
Si vous la connaissez, marquis, veuillez lui dire,
Que seize ans, pieds mignons, les yeux vifs, frais sourire,
Tout cela vaut de l'or.

(Souriant, à part.)

Quel bon air bête il a !
Il est jaloux, tant mieux, c'est qu'il me reviendra.

VADÉ.

Je n'y manquerai pas, et si je la rencontre
Je lui dirai de plus, madame, que l'on montre
Au doigt, et qu'on fait bien, celles qui, sans pudeur,
Règlent au marc le franc les battements du cœur,
Qui se font estimer comme une marchandise.

NICOLLE.

Monsieur !...

VADÉ.

En attendant, pourtant, que je lui dise
Ce que son intérêt m'oblige d'avancer,
Son marquis connaîtra ma façon de penser.

NICOLLE.

Vadé !

VADÉ, saluant.

Bonjour, madame !

NICOLLE.

Arrête !

VADÉ, sortant.

Dieu vous garde

NICOLLE, courant après lui.

Vadé, ne te bats pas ! je redeviens joissarde !

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IX

VANLOO, MADAME DE BEAUPRÉ, entrant par la gauche.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Ouf ! je suis fatiguée horriblement.

VANLOO.

Du bal ?

Voilà, je vous l'avoue, un fait bien anormal,

Marquise, que de voir une femme lassée

• Fuir inopinément cette foule empressée

De courtisans, d'amis, et même d'amoureux !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Mon ami, dans ce bal, je trouve tout affreux !

Ces vieux airs rebattus offensent mon oreille,

La lumière, mes yeux ! — en un mot, je suis vieille.

VANLOO, souriant,

Marquise !

MADAME DE BEAUPRÉ.

On est souvent très-vieille à vingt-cinq ans.

Est-ce que vous trouvez ces plaisirs provoquants ?

Au bruit des violons sautiller en cadence,
Et quand on a fini, faire la révérence!

VANLOO.

On cause. — Vos salons sont pleins d'hommes d'esprit,
Moncrif est là, qui parle encor mieux qu'il n'écrit.
Le baron Grimm, qui rit jusqu'au sang... et Rulhière,
Qui ne dit que le bien qu'il pense... Il ne dit guère,
Mais il dit net !... Caylus...

(Appuyant)

Sans compter Vadé!

MADAME DE BEAUPRÉ, se levant.

Lui?

En parlant de Vadé, vous doublez mon ennui !
Vous croyez que ce rustre a de l'esprit? — Moi-même
Je le croyais hier; eh bien ! c'est de la crème
Fouettée, il est mortel et stupide ce soir !

VANLOO.

Il faut donc que ce soit du bonheur de vous voir !
Le bonheur rend timide ..

MADAME DE BEAUPRÉ.

Oh ! là dessus silence !
Car je promets ma haine à qui prend sa défense.
Il m'a trop ennuyée.

VANLOO.

En ce cas je me tais. —
Mais vous pardonneriez demain matin?...

MADAME DE BEAUPRÉ.

Jamais !
Aussi pourquoi vient-il m'assommer de fadaïses,

Singer d'un grand seigneur les discours et les airs,
Faire des madrigaux dignes de Pourceaugnac :
— S'il veut être marquis ! — j'aime mieux Montagnac !

VANLOO, à part.

Montagnac !... et Nicolle !... Ah ben ! sa fantaisie
Tourne encore une fois, — c'est de la jalousie !

Haut.

Vous l'avez vue?...

MADAME DE BEAUPRÉ.

Eh !... qui ?

VANLOO, à part.

Je me trompais.

(Haut).

Pardon !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Tout le monde ce soir est fou dans la maison.

(A elle-même).

C'est vrai ! De Montagnac, c'était un gentilhomme
Noble, bien fait, — galant, — et qui m'aimait en somme !
Au lieu que ce Vadé, c'est un garçon mal né,
Amusant tout au plus, — quand il a bien diné !

SCÈNE X

MADAME DE BEAUPRÉ, NICOLLE, son masque à la main, s'essuyant le front.

NICOLLE, entrant par la porte du fond.

Je n'ai pu retrouver ses traces!... — La marquise
A ce bal!...

MADAME DE BEAUPRÉ, hautaine.

Qui vient là?... C'est vous, dans cette mise?

NICOLLE.

Je rencontre Vadé! — tout le monde! — elle aussi!
Où suis-je donc? —

MADAME DE BEAUPRÉ.

Comment vous trouvez-vous ici?
Sachez que je n'ai pas accoutumé, ma chère,
A voir, dans mes salons, venir de harengère!

NICOLLE, étonnée.

Je suis ici chez vous?... dans vos salons! — Comment?
Chez vous?...

MADAME DE BEAUPRÉ.

Ne jouez pas ainsi l'étonnement;
Vous le savez fort bien.

NICOLLE.

Oh ! pardonnez, madame !

Je ne le savais pas ! — C'est une lâche trame
 Qui nous met face à face à cette heure ! — On s'est dit :
 Et voilà bien les tours de vos hommes d'esprit ! —
 Nicolle aime Vadé. — La fille de la halle,
 En voyant la marquise, éclatera. — Scandale ! —
 Avec des mots poissards elle l'insultera...
 Et ce sera charmant ! — Tout le monde rira ! —
 Oh ! madame ! — C'est vrai ! — Je souffre, et c'est ma faute,
 Puisque j'aime Vadé ! — Mais j'ai l'âme trop haute
 Pour venir en plein bal, — chez vous, — effrontément,
 Devant tant de Messieurs réclamer mon amant !
 Avez-vous pu me croire assez dévergondée,
 Moi, la pauvre Nicolle et la dépossédée !
 Pour manquer de pudeur, — et perdre le souci
 Des égards que je dois, — et qu'on me doit aussi !

MADAME DE BEAUPRÉ, radoucie.

C'est bien, ma chère enfant... Je vous crois. — A votre âge
 On ne sait pas mentir avec tant de courage.
 Mais vous parliez, je crois, de trame en commençant ?
 Dites-moi tout...

NICOLLE.

Mon Dieu !... C'est très-embarrassant
 A dire ; — car j'ai tort... — Pourtant je serai franche :
 Vadé m'abandonnait... Je voulais ma revanche ;
 Monsieur de Montagnac m'a donné des bijoux,
 Des robes... des chapeaux... Enfin... que voulez-vous?...
 J'aurais dû refuser, je le sais bien ! — Mais dame,
 Quoiqu'on soit sage — au fond, n'est-on pas toujours femme ?

MADAME DE BEAUPRÉ, souriant.

Hélas ! ma pauvre enfant ! à qui le dites-vous ?

(Questionnant).

Le marquis vous a donc acheté des bijoux?...

NICOLLE, vivement.

Je ne sais pas pourquoi ; — car toute la journée
Il m'a, sans me rien dire, en cent lieux promenée!
— Du reste, je pleurais beaucoup ! — et j'ai boudé
Le marquis jusqu'au soir en songeant à Vadé.
Il m'a conduite ici !

(Bruit à la cantonnade).

DE MONTAGNAC.

Monsieur de Vadé raille.

VADÉ.

Vous avez l'air, mon cher, horriblement canaille !

NICOLLE.

Mais n'entendez-vous pas, madame, cette voix !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Montagnac et Vadé se disputent !

NICOLLE.

Je crois

Qu'ils viennent par ici.

MADAME DE BEAUPRÉ.

Venez vite, mignonne !

(Elles se cachent à gauche).

SCÈNE XI

NICOLLE ET LA MARQUISE cachées. — VADÉ,
DE MONTAGNAC.

VADÉ.

La petite écaillère est bien de sa personne,
Il faut vous en tenir à cela, mon garçon,
Voyez-vous !

DE MONTAGNAC.

Grand merci, marquis, de la leçon,
J'en ferai mon profit ; — vous, près des écaillères,
Vous perdez votre temps et vos belles manières,
Vous êtes, m'a-t-on dit, quelquefois mal reçu.
Et j'en connais plus d'un qui s'en est aperçu.

VADÉ.

Morguenne !

DE MONTAGNAC.

Quoi ! déjà, cher marquis, tu l'oublies,
Avec l'argot poissard tu te réconcilies.
Que diable, on ne dit pas morguenne ! on dit : morbleu !

VADÉ.

Depuis une heure au moins que je t'abîme un peu,
Marquis de rien du tout ! tu ne veux pas comprendre.

Desserre la mâchoire, ou bien je vais t'apprendre
Comment, dans mon pays, on s'y prend avec ceux
Qui viennent reluquer le blanc de vos deux yeux !
C'en est trop, à la fin ! moi, lorsque l'on m'embête,
Je tape, et voilà tout !

DE MONTAGNAC.

La réponse est honnête !

VADÉ.

Honnête ou pas honnête, elle est bonne ! — comment !
Tu croyais m'enlever Nicolle impunément ?
Eh bien ! nous allons voir.

DE MONTAGNAC, ironique.

Mon cher, votre pensée
Est tout à fait la mienne, et je trouve sensée
La façon de vider les affaires d'amour
Qu'on emploie au pays où vous prîtes le jour !
Vous m'avez enlevé le cœur de ma maîtresse,
C'est un honneur pour vous ! — elle est de la noblesse !
Mais, quoique la marquise ait droit de déroger,
Votre bonheur pourrait devenir un danger.
Je vous le ferai voir dès demain !

VADÉ.

Tout de suite !

Ah ! tu croyais pouvoir t'en aller, — pas si vite !
Tu sortiras bientôt de mes mains noir et bleu.
(Il retrousse ses manches et s'embarrasse dans ses rubans).

DE MONTAGNAC.

Vous avez une épée au côté, — ventrebleu !

VADÉ.

Je ne sais me servir de ce joujou, — n'importe !
(Il essaie de tirer son épée).

DE MONTAGNAC.

Ah ! ah !

VADÉ.

Ris, ris toujours ! il faudra qu'elle sorte !

Ah ! la voilà !

(Un invité paraît au fond du théâtre).

DE MONTAGNAC.

Monsieur, soyez donc assez bon
Pour me prêter un peu votre épée.

VANLOO, arrivant précipitamment et faisant sauter les
épées avec sa batte.

Ah ! mais, non !

SCÈNE XII

VADÉ, DE MONTAGNAC, VANLOO, LA MARQUISE,
NICOLLE.

VANLOO, continuant.

Etes-vous fous, vraiment, de faire cette esclandre !
Si l'on vous entendait !

MADAME DE BEAUPRÉ se montrant.

Et l'on peut vous entendre.

TOUS.

La marquise !

VANLOO se frottant les mains, à part.

Parfait ! du bruit dans Landernau !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Ma foi, Monsieur Vadé, c'est noble et grand ! c'est beau !
Que vous, mon chevalier, en défendiez une autre ;
Heureusement que j'ai d'autres bras que le vôtre.

(Tendant sa main à Montagnac).

Merci, mon cher poissard !

MONTAGNAC jetant son chapeau.

Je ne suis plus poissard,
Vous faites des marquis avec un seul regard
Et sur un simple mot de votre bouche rose,
Le poissard va subir une métamorphose !

VANLOO.

C'est comme la romance, on en revient toujours,
Quoi que l'on dise ou fasse, aux premières amours !

NICOLLE.

Et l'on a bien raison, Monsieur ! — Foi de Nicolle,
Nous faisons tous les quatre une chienne d'école,

(A la marquise).

Qui nous profitera ! — quand je songe que vous,
Si bonne, qu'on devrait vous parler à genoux,
Vous, noble par l'esprit comme par la naissance,
Riche des deux côtés, par trop de bienveillance
Tolériez un coquin de la Grève évadé,
Car pour une écaillère, un drôle...

VADÉ, saluant.

Enfin, Vadé !

Mille grâces !

NICOLLE, continuant.

Que moi, la fille de mon père,

(Montrant le marquis).

J'écoutais vos discours que je n'entendais guère,
Car je ne suis pas faite à tout ce latin-là :
Mademoiselle ci ! — mademoiselle ça !
Idole de mon cœur ! — mon ange ! — ma colombe !
Un tas de mots si beaux qu'on ne sait d'où ça tombe !
Je dis colombe au diable et Nicolle en avant !
Je suis fille de gueux, pas fière ! et bonne enfant !
A toutes les fadeurs que Monsieur me soupire,
Je regrette la halle et les chansons pour rire !
Les bals de la barrière et leur laisser-aller,
— Quoi qu'on ait de l'honneur, révérence parler.

VADÉ.

Nicolle est un cœur d'or !

LA MARQUISE.

Embrassez-moi, Nicolle !

Moi seule eus tort, pardonnez-moi car j'étais folle.

VANLOO.

Parbleu !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Mal à propos j'ai troublé vos amours,
Ce tort, je le répare. Aimez Vadé toujours.
Approchez-vous, Vadé. — Vous avez, ô poète,
D'immenses capitaux sans doute... dans la tête.
Mais votre coffre-fort...

VANLOO.

Est un coffre effondré,
Où l'araignée étend ses toiles à son gré !

MADAME DE BEAUPRÉ.

Le comte de Caylus demande un secrétaire,

VANLOO.

Cela vaut cent écus par mois, — pour ne rien faire !

MADAME DE BEAUPRÉ, montrant Nicolle.

L'emploi vous appartient le jour où nous irons
Vous marier avec...

VADÉ.

Retiens les violons,
Vanloo ! — Nous oublierons chacun cette aventure.
Mais je n'oublierai pas, Madame, je le jure,
La grâce bienfaisante et l'exquise bonté
Dont vous savez orner encor votre beauté.

NICOLLE.

Et madame Vadé s'en souviendra sans cesse.

VADÉ.

Monsieur de Montagnac, pardon de ma rudesse.

DE MONTAGNAC.

Bast ! la fin de ce siècle est un grand carnaval !
Nous étions déguisés.

VADÉ.

Voici la fin du bal !
Bas les masques ! c'est l'heure où chacun se dégrise,

Que le marquis retourne auprès de la marquise. —

(Prenant la main de Nicolle)

Le poète du peuple auprès de sa chanson,
Sa chanson de seize ans, en pleine floraison —
Vivante, — fraîche, — belle, — et que l'amour éclaire. —
— Au poète du vin, la muse populaire!

30777

FIN DU TROISIÈME ACTE

N.º d'invent: ~~64~~

EN VENTE DES MÊMES AUTEURS.

AMÉDÉE ROLLAND

THÉÂTRE

Le Marchand malgré lui, comédie en cinq actes en vers, avec M. J. Du Boys.

L'Usurier de village, drame en cinq actes en prose, avec M. Ch. Bataille.

Le Parvenu, comédie en cinq actes en vers.

Les Vacances du Docteur, drame en cinq actes en vers.

Les Trois Muses, à propos en un acte en vers.

Cadet Rousselle, drame en sept actes en prose, avec M. J. Du Boys.

ROMAN

Les Martyrs du foyer, 1 volume.

La Foire aux mariages, 1 volume.

SOUS PRESSE :

Les Fils de Tantale, 2 volumes.

POÉSIE

Au fond du verre, 1 volume.

SOUS PRESSE :

Les neiges d'Antan.

JEAN DU BOÿS

THÉÂTRE

Le Marchand malgré lui, comédie en cinq actes en vers, avec
M. Am. Rolland.

Cadet Rousselle, drame en sept actes en prose, avec M. Am.
Rolland.

ROMAN

Les Femmes de province, 1 volume.

SOUS PRESSE :

Félibien, 1 volume.